

BULLETIN DES ARMÉES

DE LA RÉPUBLIQUE

RÉSERVÉ A LA ZONE DES ARMÉES

B.D.I.C.

Le Président de la République AUX ARMÉES

Le Président de la République, parti de Bordeaux dimanche après-midi, accompagné du président du Conseil et du ministre de la guerre, est arrivé en automobile au grand quartier général lundi matin. Il n'avait aucune suite en dehors du général Duparge, secrétaire général militaire.

M. Poincaré a passé quelques heures auprès du général Joffre, et s'est ensuite rendu au quartier général anglais, où il s'est entretenu avec le maréchal French.

Mardi, il a visité deux de nos armées.

Le Président de la République, le président du Conseil et le ministre de la guerre se sont renseignés sur les conditions dans lesquelles fonctionnent le ravitaillement, la correspondance, le service sanitaire et l'évacuation des blessés.

A PARIS

Le Président de la République est arrivé à Paris mardi soir.

Mercredi matin, M. Poincaré a visité le camp retranché de Paris avec le ministre de la guerre et le général Gallieni.

Il a visité l'après-midi l'hôpital auxiliaire anglais numéro 1, installé dans l'hôtel Astoria.

Il s'est rendu ensuite à l'ambulance organisée dans les locaux du lycée Pasteur, à Neuilly, par la colonie américaine. Il y a été reçu par M. Herrick, ambassadeur des Etats-Unis et par les médecins attachés à l'établissement.

De là, M. Poincaré est allé au cimetière de Bagneux et a déposé des palmes et des fleurs dans la partie réservée aux militaires parisiens morts pour la patrie. Les préfets de la Seine et de police, les présidents du Conseil général et du Conseil municipal avaient tenu à s'associer à cette pieuse démarche. La foule était très nombreuse dans le cimetière et aux environs.

Le Président de la République s'est enfin rendu au Val-de-Grâce, où il a été rejoint par le ministre de la guerre, par MM. Strauss, sénateur; Cochon et Groussier, députés de la Seine.

Ajoutons que le Président a rapporté à Paris les six drapeaux allemands qui lui avaient été envoyés à Bordeaux, et qui y avaient été gardés à l'hôtel de la préfecture. Ils ont été portés mercredi aux Invalides, où avaient été déposés précédemment quatre autres drapeaux pris à l'ennemi.

Le Président de la République a quitté Paris jeudi matin en automobile avec le ministre de la guerre. Il était de retour à Bordeaux dans la soirée.

Félicitations aux Troupes

Après sa visite à l'armée anglaise, le Président de la République a adressé au roi d'Angleterre le télégramme suivant :

« Sa Majesté le roi Georges V,
» roi de Grande-Bretagne et d'Ir-
» lande, Londres.

« En quittant le quartier général français, j'ai eu le grand plaisir de rendre visite aujourd'hui au maréchal French, au quartier général anglais, et aux vaillantes troupes britanniques. Je saisis cette agréable occasion de renouveler à Votre Majesté mes plus cordiales félicitations, et je lui serais reconnaissant de vouloir bien les transmettre à la belle armée qui combat fraternellement aux côtés des Français.

» Raymond POINCARE. »

Le roi d'Angleterre a répondu au Président de la République :

« Je vous remercie cordialement. Monsieur le Président, de vouloir bien m'informer de la visite que vous avez eu l'amabilité de faire au quartier général de mon armée, en France. Je transmettrai avec plaisir votre message de félicitations à mes troupes qui sont fières de combattre côte à côte avec la vaillante armée française.

» GEORGES. »

D'autre part, le Président de la République a écrit à M. Millerand, ministre de la guerre :

« Mon cher Ministre,

« La visite que nous venons de rendre aux armées a été profondément émouvante. Jamais ne se sont épanouies plus complètement que dans la guerre actuelle les impérissables vertus militaires qui ont fait depuis de longs siècles la force de notre race et la grandeur de notre pays, et la vue de ces troupes magnifiques, synthèse vivante de l'énergie nationale, éveille dans l'esprit les souvenirs les plus glorieux de notre histoire. Elles ont autant d'endurance que de flamme, autant d'opiniâtreté que d'élan; elles savent que la victoire ne sera pas seulement le prix de la bravoure, mais celui de la persévérance et de la ténacité, et les nombreux succès qu'elles ont déjà remportés et qu'elles ont dus à une heureuse alliance de ces qualités diverses, leur ont inspiré une légitime confiance dans le triomphe définitif. Elles ont des officiers résolus, fiers eux-mêmes de les conduire au feu, sous les ordres de généraux qui ont fait leurs preuves sur les champs de bataille et sous le commandement suprême d'un chef dont la méthode et l'impassibilité sont un objet d'admiration pour tous ceux qui le voient à l'œuvre.

« Je vous serai reconnaissant, mon cher Ministre, de vouloir bien transmettre mes nouvelles et très vives félicitations au général en chef, aux commandants d'armées, aux commandants de corps, à tous les officiers, sous-officiers et soldats. Tous, ils servent la France avec le même dévouement, tous ils méritent sa gratitude la plus ardente.

» Croyez, mon cher Ministre, à mes sentiments les plus dévoués.

» Raymond POINCARE. »

M. Millerand a adressé au général Joffre la dépêche suivante :

« Mon cher Général,

« Je suis heureux de vous communiquer la lettre que je viens de recevoir de M. le Président de la République et qui exprime si éloquemment les sentiments unanimes de la France. Elle sera, j'en suis sûr, comme la visite même de M. le Président de la République et de M. le Président du Conseil, pour vos admirables armées et pour vous, le plus précieux des réconforts.

« Vous voudrez bien, en la transmettant aux troupes placées sous vos ordres, y joindre l'expression de mes plus vives félicitations et mes sentiments les meilleurs.

» MILLERAND. »

Avant de quitter Paris, le Président de la République a envoyé ses félicitations particulières pour les troupes du général Gallieni :

« Mon cher Ministre,

« La tournée que nous venons de faire dans le camp retranché de Paris nous a permis d'apprécier les excellentes mesures qu'a prises le général Gallieni pour assurer plus complètement la défense éventuelle de la capitale. Je vous serais obligé de lui exprimer de nouveau mes meilleures félicitations.

» Croyez, mon cher Ministre, à mes sentiments dévoués.

» Raymond POINCARE. »

Le ministre de la guerre a transmis cette lettre au gouverneur de Paris par la dépêche suivante :

« Mon cher Gouverneur,

« Je suis heureux de vous communiquer la lettre que je viens de recevoir de M. le Président de la République. Vous voudrez bien, en la transmettant aux troupes solides et entraînées que nous avons admirées ce matin, y joindre l'expression de nos félicitations personnelles.

» Croyez, mon cher Gouverneur, à mes sentiments les meilleurs.

» MILLERAND. »

UN GÉNÉRAL LORRAIN

Au moment où beaucoup d'entre vous remettent le pied sur le sol sacré de l'antique Lorraine, souillé encore par la présence d'un ennemi barbare, permettez à l'un de vos compatriotes de retracer en quelques lignes l'histoire admirable du général que Napoléon appelait « le Sage de la Grande Armée ». Cette histoire sera pleine d'attraits et d'enseignements pour vous car celui dont je vais parler a été le modèle le plus parfait de la bravoure, de la modestie et de l'honneur.

Antoine Drouot, fils d'un petit boulangier de Nancy, avait, dès sa jeunesse, le goût ardent des choses militaires. Tout en partageant avec son père les rudes fatigues de son métier, il étudiait à fond les mathématiques et, à l'âge de dix-sept ans, il se présentait comme aspirant à l'Ecole militaire spéciale. Il s'était rendu à pied de Nancy à Metz, vêtu

d'une modeste blouse et d'un gossier pantalon. Son accoutrement fit d'abord sourire les autres candidats, mais pour peu de temps, car après un examen de deux heures que lui fit rigoureusement passer le savant Laplace, il fut admis premier et port en triomphe.

Sous-lieutenant au 1^{er} régiment d'artillerie, il se distingue à Fleurus, Hondschoote, La Trebbia, et Hohenlinden et y reçoit les vives félicitations de Jourdan, Moreau et Macdonald. Après une expédition aux Antilles et avoir assisté à la bataille navale de Tra-la-r, prit part à la campagne d'Espagne et à la prise de Madrid. En 1809 commandant de l'artillerie de la Garde impériale, il se couvrit de gloire à Wagram. Au moment où la bataille était encore indécise, Napoléon lui cria : « Drouot, faites donner toute l'artillerie de la Garde, et écoutez-moi ce : masse qui s'avance sur mes colonnes. » Et Drouot amena aussitôt cent bouches à feu sur le front et sur une ligne d'une demi-lieue, vomissait à fondre un biscaïen infracasait et p. od. Il n'en continuait pas moins à commander et contribuait à assurer la victoire. Napoléon l'embrassa et le fit aussitôt général de brigade, baron de l'Empire et officier de la Légion d'honneur.

Vint ensuite la campagne de Russie où Drouot s'illustra encore à la bataille de la Moskova, disant à ses officiers et à ses soldats : « Camarades, nous allons être chargés par toute la cavalerie russe. Je vous connais assez pour être sûr que pas un de vous ne bougera d'une semelle. » Et cela fut ainsi et la cavalerie russe fut broyée par toute la cavalerie russe. Il n'en resta que cinq mais l'artillerie avait quand même triomphé de l'ennemi... Dans la retraite de Moscou, où le froid fut terrible, Drouot marchait droit et fier en tête de ses hommes et chaque matin se rasait en plein air, devant l'affût d'un canon où pendait un petit miroir, par trente degrés au-dessous de zéro.

En 1813, aide de camp de l'Empereur, il participa aux victoires de Lutzel et Bautzen, puis en 1814, aux victoires de Champaubert, Brienne et Montmirail. Couvert de dignités et d'honneurs bien mérités, il continuait à se faire estimer et à aimer par la plus grande simplicité. Il suivit fidèlement Napoléon à l'île d'Elbe, revint avec lui à Waterloo où il tira le dernier coup de canon contre les Prussiens de Blücher, après avoir éprouvé pour lui seul, en cette terrible lutte, seize chevaux.

Après la chute de Napoléon qu'il n'oublia jamais, il refusa toutes les offres de la Restauration et n'accepta que le commandement militaire de Metz, puis vaincu par l'âge se retira dans une modeste demeure où il occupa ses derniers jours à recevoir les indigents et ses camarades, les vieux soldats. Drouot put s'en dire une foi religieuse très sincère, qui l'avait toujours soutenu à l'heure du péril, ces sentiments de bonté et d'humanité. Honoré universellement, il mourut en 1847, à soixante-treize ans, laissant le souvenir du plus beau caractère qui ait jamais distingué l'armée française. « Une chose m'a beaucoup aidé dans la vie, aimait-il à répéter : c'est que jamais je n'ai craint ni la pauvreté, ni la mort. »

Méditez cette belle histoire et saluez sur la terre lorraine qui va revenir tout entière à la France, la mémoire d'un brave qui n'a dû les gloires et les honneurs de sa carrière qu'à sa vaillance, à sa foi, à son dévouement, à sa droiture et à son amour passionné pour son pays !

HENRI WELSCHINGER,
de l'Institut de France.

SITUATION MILITAIRE

6 OCTOBRE, 15 HEURES. — A notre aile gauche, le front prend une extension de plus en plus grande.

Des masses de cavalerie allemande très importantes sont signalées aux environs de Lille, précédant des éléments ennemis qui font mouvement par la région au nord de la ligne Tourcoing-Armentières.

Autour d'Arras et sur la rive droite de la Somme, la situation se maintient sensiblement.

Entre la Somme et l'Oise, il y a eu des alternatives d'avance et de recul. Près de Lassigny, l'ennemi a tenté une attaque qui a échoué.

Sur la rive droite de l'Aisne, au nord de Soissons, nous avons avancé légèrement avec la coopération très efficace de l'armée britannique.

Nous avons réalisé quelques progrès dans la région de Berry-au-Bac.

Sur le reste du front, rien à signaler.

6 OCTOBRE, 22 HEURES. — Les caractéristiques de la situation restent les mêmes.

A notre aile gauche, au nord de l'Oise, action de plus en plus violente.

Au centre, calme relatif.

Un peu de terrain gagné, dans la partie nord des Hauts de Meuse.

7 OCTOBRE, 15 HEURES. — A notre aile gauche, la bataille continue toujours avec une grande violence. Les fronts opposés s'étendent jusque dans la région de Lens-La Bassée, prolongée par des masses de cavalerie qui sont aux prises jusque dans la région d'Armentières.

Sur le front, depuis la Somme jusqu'à la Meuse, rien à signaler.

En Woëvre, l'ennemi a tenté un nouvel effort pour arrêter nos progrès, mais ses attaques ont encore échoué.

7 OCTOBRE, 22 HEURES. — Sauf sur les deux ailes où les attaques allemandes ont été repoussées, le calme a été à peu près complet sur le front.

I. — A notre aile gauche, la cavalerie allemande a été maintenue au nord de Lille où elle avait été refoulée.

Entre Chaulnes et Roye, le terrain précédemment cédé a été repris.

II. — Au centre, nous avons avancé sur certains points.

III. — A notre aile droite, rien à signaler.

8 OCTOBRE, 15 HEURES. — I. A notre aile gauche, dans la région du Nord, l'ennemi n'a progressé nulle part et a reculé sur certains points, particulièrement au nord d'Arras où l'action se déroule dans de bonnes conditions pour nous. Les opérations des deux cavalleries se développent maintenant presque jusqu'à la mer du Nord.

Entre la Somme et l'Oise, dans la région de Roye, l'ennemi est toujours en force, mais nous avons repris la majeure partie des positions que nous avions dû céder.

Au nord de l'Aisne, la densité des troupes allemandes semble avoir diminué.

II. — Au centre, entre Reims et la Meuse, rien à signaler.

Sur les hauteurs de Meuse, entre Verdun et Saint-Mihiel, l'ennemi a reculé au nord d'Hattonchâtel. Il tient toujours Saint-Mihiel et quelques positions au nord de Saint-Mihiel, sur la rive droite de la Meuse.

En Woëvre, les violentes attaques qu'il a tentées à Pouébo d'Aprémont ont échoué.

III. — A l'aile droite (Lorraine et Vosges), pas de modification.

8 OCTOBRE, 22 HEURES. — Dans l'ensemble, la situation est stationnaire. Les positions occupées demeurent les mêmes malgré quelques violents combats, notamment dans la région de Roye.

Russie. — L'armée allemande, défaite à la bataille d'Augustovo, qui a duré du 25 septembre au 3 octobre, tente d'arrêter la poursuite sur des positions préparées

le long de la frontière de Wirballen à Lyck. Les troupes russes continuent à avancer et ont pénétré sur plusieurs points en Prusse orientale. En résumé, l'offensive allemande sur le Niémen s'est terminée par un échec complet et des pertes très considérables.

Sur le front de la Prusse orientale, l'offensive russe continue. Des combats très vifs se livrent sur la frontière, à l'ouest de Suwalki.

Belgique. — Les forces belges qui défendent Anvers ont occupé solidement la ligne de la Rupel et de la Nèthe, contre laquelle les attaques allemandes ont échoué.

Situation Maritime.

Les forces navales anglaises et françaises continuent avec succès à bloquer les escadres de l'Allemagne et de l'Autriche, à escorter les convois de troupes, à protéger les routes commerciales et à saisir la contrebande de guerre.

Dans la mer du Nord, les flottilles seules tiennent la mer.

Un sous-marin anglais, le « E-9 », a attaqué et coulé un destroyer allemand près de l'île Borkum, à l'embouchure de l'Ems.

Un sous-marin allemand aurait sauté en heurtant l'une des mines du barrage établi récemment par les Anglais.

NOUVELLES MILITAIRES

Un combat d'aviateurs.

Deux aviateurs français viennent d'accomplir un exploit qui a produit dans nos lignes le plus vif enthousiasme.

Le 5 octobre, à Jonchery, près de Reims, un avion allemand du type « Aviatik », rentrait sur le front, après avoir survolé nos troupes, quand le pilote sergent Frantz, accompagné du mécanicien Quenault, lui donna la chasse.

Après un combat en hauteur, le sergent Frantz réussit, par une attaque de flanc, à atteindre l'avion allemand qui prit feu et s'abattit lourdement sur le sol.

Le mécanicien Quenault constata qu'il était monté par deux Allemands qui furent trouvés carbonisés.

Le sergent Frantz, à qui de précédents exploits avaient valu la médaille militaire, a été décoré de la Légion d'honneur, et le mécanicien Quenault a eu la médaille militaire.

Les vêtements chauds pour les soldats.

Le Conseil des ministres s'est occupé de la question des vêtements chauds et couverts nécessaires à nos troupes.

Voici les quantités déjà envoyées aux armées par le ministre de la guerre, qui a plus particulièrement expédié : 1.080.000 paires de chaussettes de laine; 930.000 jersys; un million de chemises de flanelle; 1.330.000 couvertures; 300.000 ceintures de flanelle. D'autres envois échelonnés vont suivre à bref délai.

Le paiement de leur traitement aux fonctionnaires mobilisés.

Des dispositions ont été prises par le ministère des finances, d'accord avec le ministère du commerce, pour le paiement à l'armée, entre les mains des fonctionnaires, agents, sous-agents et ouvriers attachés au service de l'Etat, des traitements, rétributions ou salaires qui leur reviennent en cette qualité.

Les intéressés qui désirent recevoir à l'armée les émoluments civils auxquels ils ont droit doivent en faire la demande à l'administration dont ils relèvent, en ayant soin de mentionner le service civil auquel ils sont attachés en temps de paix.

Les mandats de dépenses publiques émis par les ordonnateurs sont convertis en mandats-poste, le droit de commission du mandat-poste étant prélevé sur la somme à payer pour tout envoi supérieur à 50 fr. Les mandats-poste dont il s'agit sont acheminés sur leur destination sans frais de transport et le montant en est payé aux intéressés par les vauquemestres.

NOUVELLES DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER



La vie à Paris. — Dans un recueillement où se concentrent toutes ses puissances de courage, Paris attend. Il attend l'issue du duel formidable qui se livre si près encore de lui. Il a pu trembler quand l'invasion, descendant avec la violence d'un torrent, menaçait déjà ses murailles. Mais, ni la population urbaine, ni celle de la banlieue, dont pas un maire n'a songé à se dérober aux responsabilités éventuellement encourues, n'ont tremblé. Les barbares pouvaient venir, on les attendait tranquillement.

Et maintenant que l'héroïque armée de la nation a refoulé l'ennemi présomptueux, Paris, toujours confiant, est grave, silencieux. L'exposition florale d'automne n'aura pas lieu. Les horticulteurs qui nous préparaient les magnificences du Cours-la-Reine ont délaissé leurs jardins pour les champs de bataille.

Cette année, disait l'un d'eux, on ne fera que du laurier.

L'Allemagne et l'Autriche devront se rendre. — Au cours d'un entretien qu'il a accordé à un collaborateur de la « Stampa », le duc de Leuchtenberg, cousin du tsar, a déclaré :

« Avec nos neuf millions de soldats russes et alliés, avec le courage des troupes belges, anglaises et françaises, nous cernerons l'Allemagne et l'Autriche dans un cercle d'acier qu'elles ne pourront jamais rompre. »

Il conclut en disant :

« L'Allemagne et l'Autriche devront se rendre. Notre tsar a juré avec les alliés d'attendre l'Allemagne et l'Autriche. »

Engagé à soixante-six ans. — M. Charles Bayet, directeur de l'enseignement supérieur au ministère de l'Instruction publique, démissionnaire, a été nommé directeur de l'enseignement supérieur à Bordeaux. M. Bayet, qui a deux fils et deux gendres aux armées, a préféré résigner son poste, pour en prendre immédiatement un autre au front. Il s'est engagé pour la durée de la guerre et est parti pour Toul, comme sous-lieutenant. M. Bayet est âgé de soixante-six ans. A sa sortie de l'Ecole normale supérieure, il avait été engagé volontaire en 1870.

La belle-mère du kronprinz répudie l'Allemagne. — La grande-duchesse douairière de Mecklembourg-Schwerin vient de répudier la nationalité allemande qu'elle avait acquise par son mariage, et redevenir la grande-duchesse Anastasie Mikhalovna de Russie.

Très française de goûts, la grande-duchesse se fait de longs et fréquents séjours à Paris, où l'accompagnait toujours sa fille Céline avant qu'elle n'épousât le kronprinz. Sa fille aînée, la princesse Alexandrine, est reine de Danemark.

La grande-duchesse Anastasie a mis sa villa de Cannes à la disposition des blessés militaires.

Un coup de balai. — Un journal, créé dans le but unique de propager le mensonge, paraissait à Genève depuis la guerre. C'était l'appelait : « la Dépêche suisse ». C'était rédigé dans les bureaux mêmes du consulat allemand par un Allemand. On y publiait quotidiennement de fausses nouvelles infâmes fabriquées tout exprès : que les Russes étaient en pleine déroute; que les Autrichiens avaient repris l'offensive; que les Allemands se préparaient à entrer à Paris, et autres choses du même genre.

Si bien qu'à la fin, les Suisses se sont indignés que l'Allemagne eût choisi leur ville de Genève pour y installer son office de faux. L'autorité genevoise vient d'interdire l'impression du journal des mensonges. Genève est nettoyée.

Soldats allemands pillards. — Quatre prisonniers allemands ont comparu devant le conseil de guerre à Paris. Arrêtés aux environs de Senlis, après la déroute allemande, ils avaient été trouvés porteurs de numéraire français, de montres et de bijoux français qu'ils avaient volés dans des maisons de Senlis et de Chantilly.

A l'audience, ils ont observé une attitude de fausse humilité et tenté une pitoyable défense.

« Si je n'avais pas pris les bijoux, déclare pour s'excuser un de ces misérables, mes officiers les auraient pris. » « Nous avions reçu de nos chefs, et notamment du général von Steinger, l'ordre de fusiller les habitants, de piller et de brûler les maisons, » disent les autres.

« Ce ne sont pas des soldats, ce sont des escarpes en uniformes » s'est écrié dans son

réquisitoire le commissaire du gouvernement. Schrick et Bruggmann ont été condamnés à la peine de mort; Waberzsch aux travaux forcés à perpétuité; Weber à dix ans de réclusion.

Femme de général allemand tenancière d'hôtel meublé. — Le tribunal de Londres a condamné à vingt et un jours de prison la baronne Marie Thoma von Neuberg, femme du général commandant le 8^e corps allemand, pour infraction à la loi sur l'enregistrement des étrangers sujets de nations en guerre avec l'Angleterre.

Comme l'a fait remarquer le juge, la situation de la baronne est des plus étranges. Elle est propriétaire d'un hôtel meublé qu'elle dirige elle-même et elle a déguisé jusqu'à présent son identité en se déclarant Marie Neuberg, tout simplement. De plus elle a le téléphone installé chez elle, et quand on l'a interrogée sur ce point, elle a prétendu le contraire.

Une bonne farce belge. — Le maréchal von der Goltz, commandant militaire de Bruxelles, avait ordonné au bourgmestre, M. Max, d'apporter l'ennemi dans une fortresse, de faire enlever tous les drapeaux belges sur les monuments publics. M. Max publia un manifeste expliquant à la population la nécessité de s'incliner devant la force. Le maréchal devint furieux et ordonna de recouvrer les affiches du bourgmestre avec du papier blanc.

Ainsi fut fait, mais le lendemain matin on s'aperçut que les affiches avaient été recouvertes avec du papier huilé, donc transparent, et que la protestation restait lisible.

La récompense du soldat. — Un incident amusant s'est produit dans l'un des music-hall de Londres. Une des artistes, Miss Kate Holbrook, venait de chanter une chanson intitulée « Ton roi et ta patrie ont besoin de toi », dont le refrain se termine par ces mots : « Quand tu reviendras, nous te fêterons, nous te remercierons, nous t'embrasserons. »

En entendant ces mots, un soldat blessé, qui se trouvait dans la salle, se leva et, s'avançant vers la scène dit à l'artiste : « Je viens chercher ma récompense ! »

Aussitôt, Miss Holbrook, se penchant au-dessus de la rampe, embrassa le soldat aux applaudissements de toute la salle.

Même les chiens ! — Les bons chiens, si braves et si loyaux, sont pervertis par les Allemands, qui les emploient au service d'espionnage.

On en a vu à nos avant-postes fureter dans les taillis et derrière les buissons. Dès qu'ils apercevaient les pantalons rouges, ils faisaient demi-tour et fuyaient vers les lignes ennemies. Quelques instants plus tard, nos troupes étaient attaquées. Cinq de ces chiens éclaireurs ont été abattus. Deux ont été pris, et sous leurs colliers on a trouvé des notes en allemand de poste à poste.

Le 11^e drapeau allemand. — Mercredi, en face des positions occupées par l'artillerie britannique dans une tranchée allemande qui avait été abandonnée depuis le 15 septembre, mais qu'on n'avait pas pu encore explorer, on a découvert un drapeau ennemi enroulé sous un monceau de cadavres. Ce drapeau a été porté au quartier général du maréchal French. C'est le onzième drapeau enlevé à l'ennemi.

Une épée d'honneur à Albert I^{er} par la Roumanie. — On annonce qu'un sabre d'honneur sera offert au roi Albert I^{er} de Belgique en signe d'admiration pour la bravoure du peuple belge. Cette initiative est due à un comité de dames roumaines.

Le Billet de Banque français fait prime en Allemagne. — On payait, le 3 octobre, à Francfort, les billets de banque français et suisses au cours de 85 marks 75. Le pair est de 80 marks pour 100 francs.

Notre billet de banque fait donc prime de 7 francs en Allemagne.

M. Maurice Barrès en Lorraine. — M. Maurice Barrès vient de décider de se rendre en Lorraine pour y recueillir les traces de l'occupation des barbares. Il se propose également de rapporter de ce voyage de nombreux récits de la population sur les atrocités allemandes.

Mot d'enfant. — Entendu au Jardin-Public, à Bordeaux. Un charmant petit garçon, qui jouait avec ses camarades, accourut auprès de sa maman, le visage baigné de larmes.

— Qu'as-tu, mon enfant ? Pourquoi pleures-tu ? lui demanda sa mère, inquiète. — Je pleure parce que je ne veux plus m'appeler Guillaume ! répond le petit, qui éclata en sanglots.

La Pendule de Bougival

C'était une pendule du second Empire, une de ces pendules en onyx algérien, ornées de dessins Campana, qu'on achète boulevard des Italiens avec leur clef dorée en sautoir au bout d'un ruban rose : tout ce qu'il y a de plus mignon, de plus moderne, de plus article de Paris. Une vraie pendule des Bouffes, sonnante d'un joli timbre clair, mais sans un grain de bon sens, pleine de lubies, de caprices, marquant les heures à la diable, passant les demies, n'ayant jamais su bien dire que l'heure de la Bourse à Monsieur et l'heure du berger à Madame. Quand la guerre éclata, elle était en villégiature à Bougival, faite exprès pour ces palais d'été si fragiles, ces jolies cages à mouches en papier découpé, ces mobiliers d'une saison, guipure et mousseline flottantes sur des transparents de soie claire. A l'arrivée des Bavaïrois, elle fut une des premières enlevées ; et, ma foi ! il faut avouer que ces gens d'outre-Rhin, sont des emballés bien habiles, car cette pendule-joujou, guère plus grosse qu'un œuf de tourterelle put faire au milieu des canons Krupp et des fourgons chargés de mitraille le voyage de Bougival à Munich, arriver sans une fêlure, et se montrer dès le lendemain, Odeon-Platz, à la devanture d'Augustus Cahn, le marchand de curiosités, fraîche, coquette, ayant toujours ses deux fines aiguilles noires et recourbées, comme des cils, et sa petite clef en sautoir au bout d'un ruban rose.

Ce fut un événement dans Munich. On n'y avait pas encore vu de pendule de Bougival, et chacun venait regarder celle-ci aussi curieusement que les coquilles japonaises du musée de Siebold. Devant le magasin d'Augustus Cahn, trois rangs de grosses pipes fumaient du matin au soir, et le bon populaire de Munich se demandait avec des yeux ronds et des « Mein Gott » de stupefaction à quoi pouvait servir cette singulière petite machine. Les journaux illustrés donnèrent sa reproduction. Ses photographies s'étalèrent dans toutes les vitrines ; et c'est en son honneur que l'illustre docteur-professeur Otto de Schwanthaler composa son fameux *Paradoxe sur les pendules*, étude philosophico-humoristique en six cents pages où il est traité de l'influence des pendules sur la vie des peuples, et logiquement démontré qu'une nation assez folle pour régler l'emploi de son temps sur des chronomètres aussi détraqués que cette petite pendule de Bougival devait s'attendre à toutes les catastrophes, ainsi qu'un navire qui s'en irait en mer avec une boussole désorientée. (La phrase est un peu longue, mais je la traduis textuellement).

Les Allemands ne faisant rien à la légère l'illustre professeur voulut, avant d'écrire son paradoxe, avoir le sujet sous les yeux pour l'étudier à fond, l'analyser minutieusement comme un entomologiste ; il acheta donc la pendule, et c'est ainsi qu'elle passa de la devanture d'Augustus Cahn dans le salon de l'auguste docteur-professeur Otto de Schwanthaler, conservateur de la Pinacothèque, membre de l'Académie des Sciences et Beaux-arts, en son domicile privé, Ludwigstrasse, 24.

Ce qui frappait d'abord en entrant dans le salon des Schwanthaler, académique et solennel comme une salle de conférences, c'était une grande pendule à sujet en marbre sévère, avec une Polymnie de bronze et des rouages très compliqués.

C'est à côté de ce monument qu'on avait mis la pendule de Bougival, et vous voyez d'ici l'effet de sa petite mine chiffonnée. Voilà qu'un soir, les dames Schwanthaler étaient en train de broder dans le grand salon et l'illustre docteur-professeur lisait à quelques collègues de l'Académie des Sciences les premières pages du *Paradoxe*, s'interrompant de temps en temps pour prendre la petite pendule et faire pour ainsi dire des démonstrations au tableau... Tout à coup, Léva de Schwanthaler, poussée par je ne sais quelle curiosité maudite, dit à son père en rougissant :

« O papa, faites-la sonner ! »

Le docteur dénoua la clef, donna deux tours, et aussitôt retentit un petit timbre de cristal, si clair, si vif, un frémissement

de gaieté réveilla la grave assemblée. Il y eut des rayons dans tous les yeux :

« Que c'est joli que c'est joli ! » disaient les demoiselles de Schwanthaler avec un petit air animé et des frémissements de nattes qu'on ne leur connaissait pas.

Alors M. de Schwanthaler, d'une voix triomphante :

« Regardez-la, cette folle de française ! Elle sonne huit heures et elle en marque trois ! »

Cela fit beaucoup rire tout le monde, et, malgré l'heure avancée, ces messieurs se lancèrent à corps perdu dans des théories philosophiques et des considérations interminables sur la légèreté du peuple français. Personne ne pensait plus à s'en aller. On n'entendit même pas sonner au cadran de Polymnie, ce terrible coup de dix heures, qui dispersait d'ordinaire toute la société. La grande pendule n'y comprenait rien. Elle n'avait jamais tant vu de gaieté dans la maison Schwanthaler, ni du monde au salon si tard. Le diable, c'est que lorsque les demoiselles de Schwanthaler furent rentrées dans leur chambre, elles se sentirent l'estomac creusé par la veille et le rire, comme des envies de souper ; et la sentimentale Minna, elle-même, disait en s'étirant les bras : « Ah ! je mangerais bien une patte de homard ! »

Une fois remontée, la pendule de Bougival reprit sa vie déréglée, ses habitudes de dissipation. On avait commencé par rire de ses lubies ; mais peu à peu, à force d'entendre ce joli timbre qui sonnait à tort et à travers, la grave maison de Schwanthaler perdit le respect du temps et prit les jours avec une aimable insouciance. On ne songea plus qu'à s'amuser ; la vie paraissait si courte, maintenant que toutes les heures étaient confondues. Ce fut un bouleversement général. Plus de sermon, plus d'études ! un besoin de bruit, d'agitation. Mendelssohn et Schumann semblèrent trop monotones ; on les remplaça par la Grande-Duchesse, le Petit-Faust, et ces demoiselles tapaient, sautaient, et l'illustre docteur-professeur, pris lui aussi d'une sorte de vertige, ne se lassait pas de dire : « De la gaieté, mes enfants, de la gaieté ! » Quant à la grosse horloge, il n'en fut plus question. Ces demoiselles avaient arrêté le balancier, prétextant qu'il les empêchait de dormir, et la maison s'en alla tout au caprice du cadran désheuré.

C'est alors que parut le fameux *Paradoxe sur les Pendules*. A cette occasion, les Schwanthaler donnèrent une grande soirée, non plus une de leurs soirées académiques d'autrefois, sobres de lumières et de bruit, mais un magnifique bal travesti où Madame de Schwanthaler et ses filles parurent en canotières de Bougival, les bras nus, la jupe courte et le petit chapeau plat à rubans écartés. Toute la ville en parla, mais ce n'était que le commencement. La comédie, les tableaux vivants, les soupers, le baccarat, voilà ce que Munich scandalisé vit défiler tout un hiver dans les salons de l'Académie... « De la gaieté, mes enfants, de la gaieté ! » répétait le pauvre homme de plus en plus affolé, et tout ce monde là était très gai en effet. Madame de Schwanthaler, mise, en goût par ses succès de canotière, passait sa vie sur l'Isar en costumes extravagants. Ces demoiselles restées seules au logis, prenaient des leçons de français avec des officiers de hussards prisonniers dans la ville ; et la petite pendule qui avait toutes les raisons de se croire à Bougival, jetait les heures à la volée, en sonnant toujours huit coups quand elle en marquait trois... Puis, un matin ce tourbillon de gaieté folle emporta la famille Schwanthaler en Amérique, et les plus beaux Titien de la Pinacothèque suivirent dans sa fuite leur illustre conservateur.

Alphonse DAUDET.

POUR LES ÉTUDIANTS SOUS LES DRAPEAUX

Dans sa séance du 1er octobre, le conseil de l'Université de Paris a émis le vœu : qu'à la fin des hostilités des sessions spéciales d'examen soient ouvertes pour les étudiants que leur présence sous les drapeaux empêchera de se présenter aux sessions ordinaires d'octobre-novembre, et qu'il leur soit accordé toutes les facilités compatibles avec l'intérêt public.

Ce vœu a été transmis au ministre par M. Liard, recteur de l'Université de Paris.

qui l'a fortement appuyé. En principe, M. Sarraut s'est montré entièrement favorable. Il va étudier la question et examiner les mesures particulières qu'il conviendra d'adopter dans chaque ordre de facultés pour que les étudiants actuellement sous les drapeaux ne subissent de ce fait aucun retard ni aucun préjudice au point de vue de leurs études.

MORT DE M. ALBERT DE MUN

Le comte Albert de Mun, de l'Académie française, député du Finistère, est mort à Bordeaux, mardi matin, emporté par une crise cardiaque. Il était âgé de soixante-trois ans.

Dès qu'il a appris cette triste nouvelle le Président de la République a télégraphié à Mme la comtesse Albert de Mun :

Profondément affligé par la mort du grand patriote qu'était le comte de Mun, je vous prie d'agréer l'expression de ma douloureuse et très respectueuse sympathie.

Raymond POINCARÉ.

Le président du Conseil a transmis ses condoléances par la dépêche suivante :

Je vous prie, Madame, d'acquiescer à l'hommage ému de mon respect et de l'assurance des sentiments attristés avec lesquels je viens d'apprendre la mort du noble orateur René VIVIANI.

Le ministre de la guerre a écrit à la veuve de l'éminent orateur :

J'apprends avec une douloureuse émotion la mort subite de votre illustre mari. Mon affection personnelle s'accroît de la douleur que cause au ministre de la guerre la perte irréparable faite par la défense nationale, en la personne du grand écrivain qui sut trouver chaque jour, pour élever les âmes et exalter les courages, des accents du plus pur et du plus noble patriotisme. Veuillez agréer, Madame, l'hommage de ma respectueuse et douloureuse sympathie.

Alexandre MILLERAND.

Tous les membres du gouvernement, les ambassadeurs et ministres étrangers, présents à Bordeaux, de hautes personnalités de la politique sans distinction d'opinion, des membres du clergé, des écrivains, des journalistes de Paris et des départements, des généraux, des officiers de tous grades et une foule de notabilités appartenant à tous les mondes se sont fait inscrire au domicile du défunt.

Le *Bulletin des Armées de la République*, qui avait eu l'honneur de publier un article de M. Albert de Mun, et qui était fier de le compter au premier rang de ses collaborateurs, ajoute l'expression de ses profonds regrets aux marques de douloureuse sympathie qui émanent de la France entière.

Un "quart" dans la nuit

Je suis heureux de vivre ces heures. Je descends d'un quart de dix heures du soir à trois heures du matin. Jamais la splendeur de notre métier de marin ne m'a paru plus belle. Il faisait une nuit noire, un vent terrible, une houle monstrueuse ; c'est le vent qu'on appelle « bora » et que les Grecs appelaient bora. Tous les feux éteints. Plus sombres que la nuit, sans un bruit à bord, les bâtiments, l'un derrière l'autre, veillent la mer pour ne rien laisser passer. Il y en a partout, à dix milles au nord et au sud, qui font leur croisière aveugle. Tout semble dormir.

Notre matelot d'avant et celui d'arrière, perdus dans l'ombre, ont l'air de fantômes qui roulent et tangent sans que personne à bord sorte d'un incompréhensible silence.

Mais les canons sont braqués, un homme derrière chaque pièce chargée, le doigt sur la détente, ne ferme pas les yeux du moment où il arrive à celui où on le relève. Là-haut, les projecteurs sont prêts, d'un coup de bouton, à éclairer, à fouiller, à harceler. Et sur la passerelle, l'officier de qui dépendent mille existences, l'officier de veille seul devant Dieu, les yeux dans la jumelle, fouille pendant des heures et des heures cette nuit noire et cette houle. Il ne lui faut pas une défaillance du regard, de

l'esprit, de la décision. Cette seconde de défaillance serait peut-être celle où l'ennemi tapi entre deux lames enverrait la torpille, où s'écarterait la mine qui engloberait. Par moment, dans un lointain irréel, on voit de grands pinceaux de projecteurs s'élancer du ciel et la mer, s'arrêtant soudain, et le vent porte le bruit d'une rafale de projectiles. Et puis, plus rien, projecteurs et canons se taisent. C'est la nuit, la houle et le silence. Mais le cœur bat plus vite. « Ils » sont par là rôdant. Tout à l'heure, peut-être, ce sera mon tour. On voudrait crever les verres des jumelles et illuminer l'étendue. D'où viendront-ils ? Et soudain, quelque chose de blanc, comme la moustache de l'eau sur une étrave, huit sur une crête : Alerte ! 1,500 mètres ! 80° à tribord ! Projecteurs éclairés ! Plus à gauche ! Dériver 58 ! Commencez le feu ! Toutes les ombres couchées ont bondi aux pièces. Dans le faisceau paré, blafard, un spectre à trois ou quatre cheminées qui fonce comme un lévrier sur l'écume, quinze canons crachent à la fois sans s'arrêter : le vaisseau fantôme est devenu un volcan. « Plus à droite ! Mille mètres ! » Le torpilleur ennemi disparaît dans une auréole de coups, de gerbes d'eau toutes blanches sous l'électricité livide, mais il approche avec la mort. « Huit cents mètres ! » Les coups se rapprochent, font un mur d'eau et de fer, et voilà que, dans l'auréole des gerbes, on voit quelque chose de rouge, de noir, de fauve comme un coup de poing sur l'œil. Un obus a éclaté dans le ventre de l'autre, et tout saute. « Cessez le feu ! Projecteurs, suivez le but ! » On y va voir, recueillir les morts, les blessés... Il ne reste rien, à peine quelques bouts de bois ; l'artillerie française est diabolique. « Éteignez ! »

On reprend la route, la veille, le silence, l'obscurité. Les servants se recouchent, le pointeur debout attend et l'officier de veille qui a sauvé mille existences fouille à nouveau ce noir plein de danger. Le bateau roule et le tangue, il fait froid et triste, mais la mer est un peu plus libre et la France mieux protégée.

Un officier de marine.

INFORMATIONS OFFICIELLES

PRÉSIDENCE DU CONSEIL. — M. René Viviani, qui avait accompagné le Président de la République dans sa visite aux armées, a précédé M. Poincaré à Bordeaux, où il était de retour jeudi matin pour présider le conseil de cabinet.

Le président du Conseil y a rendu compte du voyage qu'il venait d'effectuer en compagnie du ministre de la guerre et du Président de la République. Il a témoigné de la satisfaction complète qu'il avait éprouvée en visitant les quartiers généraux des armées française et anglaise.

Le moral des troupes, leur endurance, leur vaillance enjouée sont admirables. Les populations éprouvées ont supporté avec courage le sort de la guerre, et elles ont avec confiance repris leurs travaux sous les pas même de l'ennemi repoussé.

MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES. — Le gouvernement belge vient de notifier au gouvernement français que, d'après une communication du ministère d'Angleterre en Belgique, le Canada a adhéré aux conventions internationales pour l'unification de certaines règles en matière d'abordage, ainsi qu'en matière d'assistance et de sauvetage maritime.

MINISTÈRE DES TRAVAUX PUBLICS. — Les séances du Conseil général des mines, qui devaient être reprises le 2 octobre, demeurent suspendues jusqu'à nouvel ordre.

MINISTÈRE DE LA MARINE. — Une circulaire précise les mesures à prendre en vue de hâter le paiement des allocations et majorations aux familles des inscrits maritimes, domiciliées ou réfugiées dans les départements du littoral.

MINISTÈRE DES FINANCES. — En raison des difficultés matérielles que présente actuellement le renouvellement des titres de rente, le ministre des finances a décidé que le paiement des arrérages aura lieu sur la présentation des anciens titres.

Le paiement sera constaté au moyen d'un timbre à date et d'une mention manuscrite indiquant les termes payés.

Cette décision s'applique à la fois aux inscriptions de rente au porteur ou mixtes dont les coupons sont épuisés, et aux titres de rente nominatifs dont les cases sont remplies.

Quelques Patriotes alsaciens

Le conseil de guerre de Colmar a lancé des mandats d'amener contre MM. Hansi, Paul-Albert Helmer, Hug et Wetterlé qui ont passé en France. Il a en même temps ordonné la saisie de leurs biens. Le conseil de guerre de Strasbourg en a fait autant en ce qui concerne M. Blumenthal.

Hansi. — Le physionomie de J.-J. Waltz (Hansi) est trop connue pour que nous nous hasardions à en retracer les contours. Ce dessinateur humoristique n'est pas, comme souvent on se le représente, un caricaturiste. Son art ironique a simplement saisi les ridicules des Allemands et son crayon alerte les a fixés. Les types qu'il a ainsi créés sont devenus populaires, même dans les milieux immigrés d'Alsace-Lorraine. Hansi n'est pas seulement un observateur très fin, il est encore un grand cœur. Il aimait la France. Dès que la guerre a éclaté, il a voulu lui donner la preuve de son amour, et, avec cette simplicité touchante que tous ses amis admirent, il a mis sac au dos. Cela lui vaut une condamnation pour haute trahison, le seul crime pour lequel la loi allemande prévoit la confiscation des biens. Hansi se consolera de cette nouvelle explosion de haines barbares, par la vue des petits enfants de France qui témoignent leur affection admirative.

Paul-Albert Helmer. — Encore un condamné pour trahison devant l'ennemi. Avocat à la cour d'appel de Colmar, président du conseil d'administration du *Nouveliste d'Alsace-Lorraine*, l'homme le mieux renseigné sur les menées pangermanistes, auteur des *Ephémérides alsaciennes de l'Année terrible*, un érudit et un patriote... S'est réfugié, avant l'ouverture des hostilités, à Belfort, où il s'est mis à la disposition de l'état-major, qui l'a chargé d'une mission dans les territoires occupés. Publie en ce moment des études très appréciées sur les sentiments des populations d'Alsace-Lorraine.

Hug. — Un brave dentiste colmarien, qui, encore en âge de servir la France, s'est dit qu'il valait mieux mettre du plomb dans le dos des Allemands que dans les molaires des Alsaciens.

Daniel Blumenthal. — Cinquante-quatre ans, avocat à la cour de Colmar, ancien député au Reichstag et à la Délégation d'Alsace-Lorraine, membre du Sénat du pays d'empire, juriste consommé, réputé pour sa verve. Était maire de Colmar jusqu'à la date du 30 juillet. Il avait réussi à franchir la frontière, après avoir fait la remise des pouvoirs à son successeur. Présentement réintégré dans sa qualité de Français. Inutile d'ajouter que M. Blumenthal n'a emporté de Colmar que l'estime de ses concitoyens et non pas... la caisse municipale, comme le déclarait certaine gazette pangermaniste, fidèle à la tactique calomnieuse des Allemands !

« Faites-leur croire, nous disait-il en riant, que j'ai soustrait 600,000 marks et que je les ai déposés à la Banque de France, à Bordeaux ! »

Labbe Wetterlé. — Ex-député au Reichstag, directeur du *Nouveliste d'Alsace-Lorraine*. Une figure célèbre en Alsace et en France. Voici comment la police allemande a composé son signalement :

« Front fortement bombé, à arêtes, haut. Œil couleur sombre, rusé. Langue : français et allemand. Couleur de la figure : pâle, jaunâtre. Marche affichée, pas courts, énergiques, fort mouvement des épaules pendant la marche. Tient, de préférence, les mains dans les poches ou derrière le dos. Habit ecclésiastique : soutane avec rabat noir à bords blancs, large chapeau, tel qu'il est porté par les prêtres en Alsace. »

M. l'abbé Wetterlé, qui n'a pas le « teint pâle », a éclaté de rire en lisant ce signalement bizarre. « Si, après cela, la police de Bordeaux ne me découvre pas, s'est-il écrié, et si elle refuse de m'extrader, c'est que, décidément, elle manque autant de flair que de respect pour les autorités judiciaires allemandes ! »

AU BIVOUAC

Écrit en terre d'Alsace.

Le long du bivouac inquiet, se sont closes Les rumeurs de la vie ; au fond de l'horizon Le rais d'un projecteur quête la trahison Sournoise de la nuit et surveille s'ils osent.

[roses.]

Au bord du soir venu, s'ourlent les Vosges Un clocher, quelque part, égrène une oraison. Sur la plaine d'Alsace, aux lueurs des tisons, Des hommes sont groupés qui pensent à des [choses,

Des choses qu'on ne sait, des choses de là-bas, Des choses de demain, de possibles combats, De ceux-là qui, déjà, portent le nom de braves.

[remords ;

Ils sont prêts, ils iront sans recul, sans Une profonde foi brille dans leurs yeux caves, Et parmi ces Français, nul ne songe à la mort.

G. DESGRANDCHAMPS.

La Lecture du "Bulletin" dans les tranchées.

Le peintre militaire Georges Scott qui, depuis le début de la campagne, a évoqué avec son merveilleux talent, tant de scènes émouvantes ou anecdotiques sur les vicissitudes de la guerre, consacre sa dernière page magistrale de l'*Illustration*, à un épisode qui nous touche particulièrement et qu'il intitule : la lecture du *Bulletin des Armées de la République* dans les tranchées.

Mieux que personne, nos soldats peuvent imaginer le décor et les attitudes des personnages croqués sur le vif par l'habile crayon de Scott. Nous n'essaierons pas de les décrire. Il nous suffira de constater l'intérêt avec lequel les auditeurs, depuis les officiers jusqu'aux simples piochopios, écoutent la lecture du journal qui vient d'arriver sur le front.

Car le *Bulletin* doit parvenir jusqu'aux premiers rangs de ceux qui combattent. Nous faisons tous nos efforts pour atteindre ce but et si nous n'y parvenons pas tous les jours, c'est que notre action est limitée et que la dispersion de ce petit journal se heurte parfois à des difficultés invincibles.

Nous saisissons cette occasion de remercier les amis, connus ou inconnus, qui ont compris l'importance de cette œuvre patriotique et mettent tout leur dévouement à répandre parmi nos troupes les nouvelles si impatiemment attendues.

Nous prions les organes de transmission dont le zèle n'est pas douteux, de doubler d'ardeur pour que les diverses régions et même les fractions isolées aient leur part dans la distribution générale. Notre tirage à 300,000 exemplaires permet de leur donner satisfaction. Nous accueillerons d'ailleurs avec plaisir et nous mettrons à profit toutes les indications que les chefs de service voudront nous donner à ce sujet.

L'arrivée d'une Compagnie d'infanterie.

Le 30 août, alors que notre armée se repliait avant la bataille de la Marne, une compagnie du 332^e régiment de réserve qui formait l'arrière-garde de nos troupes fut brusquement coupée des deux régiments dont elle faisait partie. La compagnie fut portée comme disparue. Cependant, le capitaine, prenant la tête de sa petite troupe, se portait de l'avant dans une région envahie, se faufilant parmi les bois et se gardant avec des précautions et une habileté infinies.

Le 3 septembre, la compagnie, cernée par l'ennemi, dut se barricader dans un village près de Laon. Elle repoussa l'attaque des Allemands, se replia du côté de Reims et poursuivit sa marche vers l'est, se cachant le jour dans les bois, marchant la nuit, évitant les ponts gardés et traversant les rivières par des moyens de fortune.

ne, subissant entre temps les attaques de détachements ennemis qui lui coûtèrent trois morts et une dizaine d'hommes disparus. Pendant près de cinq jours, la compagnie resta dans la forêt de l'Argonne. Le 15 septembre, enfin, après deux semaines de marches, elle put faire sa liaison avec un détachement de cavalerie française. Elle comptait à ce moment 2 officiers et 155 hommes.

Ces officiers et ces hommes ont fait preuve d'une rare énergie, d'une merveilleuse endurance, et la randonnée ainsi exécutée par eux fait le plus grand honneur aux chefs et à leur troupe.

L'héroïsme des Blessés

A R..., au déclin du combat, un habitant de Charmer parcourait le champ de bataille en automobile, parmi les éclatements des derniers obus protégeant la retraite des Allemands.

Stoppant dans un endroit où l'action plus vive avait été marquée de monceaux de cadavres d'hommes et de chevaux, il offrit sa voiture aux nombreux blessés tombés dans la mêlée.

« Je propose, dit-il, d'emmener tout d'abord les plus grièvement atteints, l'ambulance n'est pas loin, et je ferai plusieurs voyages ; désignez vous-mêmes les patients du premier tour. »

Personne ne bougea. « Dépêchons, repartit-il, ne perdons pas de temps... Décidez. »

Un chasseur alors le conduisit tout près de là, et lui montrant un homme dont la tête fendue laissait s'échapper la cervelle : « Voilà, lui dit-il, celui qui a le plus besoin de secours. »

« Mais, c'est un Allemand, s'écria l'ambulancier volontaire. »

« Qu'est-ce que ça fait ? répondit le blessé, chargez cet homme le premier. »

Trois soldats du ...^e d'infanterie, grièvement blessés le 7 septembre, à L...-le-Château, restèrent cinq jours immobilisés par leurs blessures, couchés sans secours d'aucune sorte, sans aliments et sans boisson, sous une pluie torrentielle, à égale distance des lignes françaises et allemandes.

Des officiers d'une ambulance les découvrirent enfin, leur demandèrent s'ils n'avaient pas essayé d'appeler.

« Un poste français d'avant-garde, déclara l'un des trois soldats, était à 200 mètres de nous. Nous aurions pu, c'est vrai, nous faire facilement entendre de lui. Mais nous nous sommes abstenus, parce que nous risquions, par notre appel, de révéler sa présence à l'ennemi tout proche et de le faire surprendre. »

Cette postale et Correspondances

Le ministre de la guerre, qui a déjà organisé un régime particulier pour les colis postaux d'effets destinés aux militaires, a admis également que l'administration des postes pourra dorénavant faire parvenir à l'armée sans qu'ils subissent aucun retard, les paquets qui lui sont confiés comme échantillons et qui contiennent généralement des effets de laine assez légers pour ne pas nécessiter l'envoi d'un colis postal.

En même temps, dans le but d'accélérer la transmission des lettres destinées aux soldats, le bureau central militaire, qui fonctionne actuellement à Bordeaux, sera rapproché des armées et recevra progressivement des attributions plus étendues, qui éviteront un détour aux correspondances. Les fonctionnaires des postes désignés pour exercer les fonctions nouvelles de commissaires régulateurs postaux ont rejoint les gares régulatrices où ils établiront une liaison étroite entre les Commissions militaires des gares et le service des postes militaire et civil. Dès maintenant, la poste militaire utilise, pour le transport des lettres au départ des gares extrêmes, des automobiles postales parisiennes.

LE TABLEAU D'HONNEUR

CITATIONS A L'ORDRE DE L'ARMÉE (Suite).

Les Braves, dont les noms suivent, ont été cités à l'Ordre de l'Armée :

1^{er} Corps d'Armée.

Brigadier SEYNAVE, trompette **MEURILLON**, cavalier **ENEE**, 4^e cuirassiers : Envoyés en reconnaissance ont fait preuve de sang-froid et de courage et ont eu une belle attitude sous le feu.

2^e Corps d'Armée.

Capitaines BILLIOTET, de **LA TOUCHE**, état-major du corps d'armée : Ont exécuté à diverses reprises des reconnaissances aériennes au-dessus de la zone occupée par l'ennemi. Se sont acquittés de ces missions avec un sang-froid remarquable.

Capitaines DE MAZES, **PATROLIN** : Chargés de porter des ordres sous le feu de l'artillerie ennemie, se sont acquittés de ces missions avec le plus grand sang-froid et la plus heureuse initiative.

Capitaine BARTHELEMY, 87^e d'infanterie : A donné le plus bel exemple d'activité, d'entrain et de bravoure dans les combats livrés du 10 au 15 septembre.

Capitaine de réserve ALAVALOINE : Observateur dans un clocher, est demeuré à son poste bien que celui-ci ait été pris comme objectif par l'ennemi.

Médecin aide-major de réserve JULIA : Se trouvant dans un groupe d'officiers blessés par l'explosion d'un obus de 15 centimètres, a fait preuve d'un sang-froid remarquable. A ramené tous les officiers blessés et leur a prodigué ses soins.

Sous-lieutenant GAUCHER, 143^e d'infanterie : Séparé de son régiment à la suite des premiers combats en Belgique, s'est efforcé de ramener dans les lignes françaises deux compagnies qu'il commandait, et après la dispersion de celles-ci par un parti ennemi, a pu rejoindre seul avec son ordonnance le quartier général de son corps d'armée.

51^e d'infanterie :

Capitaine PARMENTIER : Blessé d'un coup de baïonnette, a conservé jusqu'à la fin du combat le commandement de sa compagnie.

Capitaine PIERRON : A montré un sang-froid et une énergie remarquables sous un feu des plus violents.

Sous-lieutenant de réserve DOUMAX : A rallié sous un feu violent les hommes de sa compagnie, s'est maintenu sur sa position jusqu'au soir et a participé à la prise d'un certain nombre de prisonniers.

Sous-lieutenant de réserve KNOCKER : Est resté avec sa section sur la position qu'il occupait pendant dix heures d'un combat violent, et a participé à la prise d'un certain nombre de prisonniers.

Adjudant de réserve GILLES, chef des éclaireurs montés : Depuis le début de la campagne a montré les plus belles qualités d'énergie, de courage et d'entrain. A coopéré à mettre hors des atteintes de l'ennemi son colonel blessé.

Adjudant TYRIES : Brillante conduite au feu.

Sergent LEFORT : A fait preuve d'une énergie, d'un courage et d'un sang-froid admirables en organisant le service de secours aux blessés pendant le combat, est allé lui-même relever les blessés au milieu de la mitraille et de l'incendie.

Sergent HOLLAN : Blessé, a conservé le commandement de sa demi-section.

Caporal-fourrier MAMON : Est allé sous un feu violent relever un officier blessé.

Soldat MARICOURT : A fait preuve d'un grand courage, d'un grand sang-froid en faisant le coup de feu jusqu'à la dernière minute.

Soldat réserviste BERTHON : S'est fait remarquer depuis le début de la campagne par son entrain et son courage dans les différents combats.

Soldat réserviste LAIRET : Bel exemple de courage et d'entrain en allant porter les ordres comme cycliste sous un feu très violent et en encourageant ses camarades.

Soldat réserviste LEDOUX : A ramené sur ses épaules, sous le feu de l'artillerie ennemie, son colonel blessé.

87^e d'infanterie :

Chef de bataillon CHARDOILLET : A conduit avec calme et énergie son bataillon, poussant les unités jusque dans les retranchements ennemis. A été légèrement blessé.

Capitaine LEDERQ : A conduit crânement sa compagnie au feu et a été grièvement blessé.

Capitaine BREMARD : A conduit bravement sa compagnie au feu et a reçu trois blessures graves.

Capitaine PEURON : A conduit avec vigueur sa compagnie au feu et a été blessé.

Capitaine MAREHAL : A conduit avec vigueur sa compagnie au feu et a été blessé.

Lieutenant O. KELLY, sous-lieutenant de réserve **CLERO**, **DESIGNES**, **DUFLOT**, **MILLEN**, **VIOLAND**, de **PREVAL** : Ont conduit avec vigueur leur section au feu et ont été blessés.

Adjudant BRICON : A conduit avec vigueur sa section au feu et a été grièvement blessé.

Adjudant BLERIOT, sergents-majors **CODE-REAU**, **SCHWITT** : Ont conduit avec vigueur et entrain leur section au feu et ont été grièvement blessés.

Soldat réserviste DELIERE : A fait preuve d'un dévouement et d'une initiative remarquables en créant à lui tout seul un refuge de blessés; a secouru vingt-six blessés dont il a assuré l'évacuation.

Capitaine SISTERON, état-major de la 4^e division d'infanterie : Sous un feu violent de grosse artillerie, a aidé son général de division à ramener en avant les troupes de première ligne, et, de nombreuses reprises, est allé sous le feu porter les ordres de la division.

Capitaine BLONDEL, état-major de la 87^e brigade : A circulé sous le feu le plus violent pendant toute une journée, pour porter des ordres, et a eu son cheval blessé.

91^e d'infanterie :

Capitaine DARIA : S'est maintenu toute une journée dans un village qu'il était chargé de défendre malgré des attaques d'infanterie et un feu violent d'obusiers.

Capitaine FERY : A fait preuve d'une énergie et d'un sang-froid remarquables dans tous les engagements. Confusionné par un éclat d'obus, a maintenu au feu sa compagnie fortement éprouvée.

Sergent-major OUY : A fait preuve de sang-froid, de courage pendant le combat.

Sergent MARRAS : A attaqué avec quatre hommes vingt fantassins ennemis, sans souci du danger et les a mis en fuite.

Maréchal des logis JACQUEMIN, adjoint au chef de bataillon : A montré en toutes circonstances un véritable mépris du danger en circulant à cheval avec calme et assurance sous le feu le plus violent.

Caporal BONGOURRE : A montré de belles qualités d'initiative et de hardiesse en retirant ses mitrailleuses exposées au feu de la grosse artillerie et en les mettant en lieu sûr.

147^e d'infanterie :

Chef de bataillon DUMONT. A montré de la vigueur et du sang-froid dans le commandement de son bataillon sous un feu violent en lançant plusieurs contre-attaques.

Lieutenant DELAHAYE : Ayant été séparé de sa compagnie, a constitué un groupelement d'égarés qu'il a très vigoureusement ramenés au combat.

Lieutenant CORRET, chef de la section de mitrailleuses : A par son sang-froid, forcé des mitrailleuses ennemies à se replier en abandonnant une partie de leur matériel, et a arrêté la progression de l'infanterie ennemie.

Adjudant TEUSMANN : Belles qualités de courage et de sang-froid, a été blessé.

Sergent YERNARD : Blessé, a conservé le commandement de sa demi-section et ne l'a quitté qu'après la deuxième blessure.

Clairen HENRY, **Soldat TRANEL** : Blessés, ont continué à se battre avec sang-froid et énergie.

Soldat OULAIER : Après deux tentatives, a réussi à ramener sous un feu violent son sous-lieutenant grièvement blessé.

Soldat RENAUD : Malgré les rafales les plus violentes de l'artillerie ennemie, a réussi à porter des renseignements utiles à ses chefs.

9^e bataillon de chasseurs :

Capitaine CHERY : A fait preuve de sang-froid et d'énergie en exécutant avec sa compagnie une contre-attaque vigoureuse qui a réussi à contenir l'ennemi.

Sous-lieutenant HUET DE POISY : A repoussé brillamment avec son peloton une attaque dirigée sur le point qu'il occupait.

Sous-lieutenant MOUQUENHEM : Blessé légèrement au combat du 15 septembre, a fait preuve de courage et d'énergie en res-

tant malgré sa blessure à la tête de sa section.

Sergent-major LAPORTE : Resté seul à sa compagnie, tous ses officiers et adjoints ayant été tués ou blessés, en a pris le commandement et l'a reportée en avant.

Sergent-fourrier réserviste MARTIN : Entouré sous bois avec sa section, a réussi par son sang-froid et son énergie à se faire jour à travers les lignes ennemies, et a ramené tous ses hommes au complet.

Caporal RAISSON : S'est porté courageusement en avant de la ligne de feu pour aller rechercher son capitaine blessé.

Caporal GERBAULT de la section de mitrailleuses : Son lieutenant ayant été tué, et le sergent blessé, a pris le commandement de la section et a ramené ses chevaux et ses pièces.

Caporal CHARRUT : S'est approché avec sa patrouille à 100 mètres de l'ennemi et lui a tué quelques hommes.

Chasseur SCHNEIDER : A fait preuve de beaucoup de courage en allant à différentes reprises porter des ordres sous un feu violent.

Chasseur MOYAUX : Brillante conduite dans une charge à la baïonnette dans laquelle il a abattu sept ennemis.

18^e bataillon de chasseurs :

Capitaine LIBAUX : A fait preuve au combat des plus belles qualités de bravoure et d'énergie.

Capitaine de réserve ZEIL, capitaine **VOGIN** : Ont conduit leur compagnie au feu avec la plus grande bravoure.

Lieutenant GUNY : Comme commandant de compagnie a fait preuve de la plus belle bravoure, entraînant ses hommes par son exemple et son courage.

Sous-lieutenant de réserve MARILLER : Belle conduite dans un combat de nuit.

Sergent-major JOHAIS : Très belle conduite au feu.

Médecin auxiliaire MOULONQUET : A établi avec le plus grand sang-froid son poste de secours, à proximité de la ligne de feu, et a soigné ses blessés avec le plus grand dévouement.

Sergent PIGORIT : A montré la plus grande bravoure en allant porter des ordres ou renseignements, sous un feu violent.

Sergents CHAPOTAT, **SAUVAGE** : Sous un feu violent d'artillerie, ont continué à diriger le feu des meilleurs tireurs sur les officiers d'une reconnaissance d'artillerie.

Sergents réservistes REICHARDT, **RI-CHARD**, **sergents DOMEROT**, **ROGE**, **chasseurs MAISSIN**, **FOURNIER**, **LEFANE** : Belle conduite au feu, où ils ont été blessés.

Sergent fourrier LEVANT, **chasseurs COLSET**, **DUBRUNNE** : Sont allés sous un feu violent chercher leur capitaine, blessé.

Chasseurs DUMARETZ, **GABRIEL**, **DEL-COURT**, **BONFILS** : Au cours d'un combat de nuit, ont enlevé à l'ennemi, avec des hommes d'un autre régiment une section de mitrailleuses.

Sergent DAMMAU : A dirigé le feu sur l'ennemi débouchant à 400 mètres et l'a obligé à fléchir.

Chasseur BOURGIERE : A donné à ses camarades un bel exemple de courage et de bravoure.

120^e d'infanterie :

Chef de bataillon DESLIONS : Très brillante conduite aux combats des 22 et 27 août.

Capitaine DUPLANTIER : A montré la plus grande vaillance dans une attaque à la baïonnette.

Sous-lieutenant CAUDROT : A organisé la défense d'une ferme d'une façon si énergique et si heureuse qu'il a fallu à l'ennemi amener une pièce de canon à 50 mètres pour l'en déloger.

Adjudant KOK : Blessé grièvement, a montré la plus grande énergie et la plus belle attitude dans la conduite de sa section.

Sergent LMEIRIN : Belle conduite au feu étant blessé.

Soldats BLONDIN, **HOUIXIAUX**, **DHENIN** : Etant en patrouille, ont résisté à une vingtaine de fantassins ennemis auxquels ils ont fait subir des pertes et n'ont battu en retraite que débordés par la cavalerie allemande.

Soldat BRIOIS : Sous le feu de l'ennemi, a rapporté sur ses épaules son caporal blessé.

Soldat DIDRIGNE : Très belle conduite au

feu, a constamment encouragé ses camarades.

Soldats MACRON, **LUCK** : Après avoir été blessés, ont continué à combattre aux côtés de leurs camarades.

17^e d'artillerie :

Capitaine LALLEMAND : Brillante conduite aux combats des 22 et 27 août.

Capitaine GUIMARD : Belles qualités d'énergie et de courage sur le champ de bataille.

Sous-lieutenant de réserve MANTEZ : S'est exposé à plusieurs reprises à un feu intense pour porter des ordres urgents.

Adjudant-chef MARECAUX : Légèrement blessé, a conservé son poste avec le plus grand sang-froid en assurant en outre le commandement d'une section voisine dont le chef venait d'être tué.

Maréchal des logis DUPONT : A eu deux chevaux tués sous lui, en a remoné un troisième pour continuer son service d'éclaireur sous un feu violent.

Maréchaux des logis BEUSSE et **GUIGNARD** : Sont allés sous un feu intense rechercher un canon qui avait dû être laissé sur place à la suite d'un accident.

Canonier PERRIN : Agent de liaison, a assuré toutes les transmissions pendant plusieurs jours dans une zone couverte de projectiles.

Maitre-ouvrier FELON : A assuré sous le feu, avec le plus grand sang-froid, le remplacement des objets détériorés et le remplacement des munitions.

Maitre-pointeur DRUJON : Belle attitude au combat du 27 août, où il a été légèrement blessé.

Canonier SCHNEIDER : Agent de transmission, s'est tenu toute la journée au poste le plus périlleux. A assuré son service avec un sang-froid remarquable; a été légèrement blessé et ne s'est fait panser qu'à la fin du combat.

Canonier GRIGANT : Chargé d'assurer la nuit une liaison à grande distance, a rempli sa mission avec initiative et avec courage, en passant sur des routes battues par le feu.

Capitaine DESBORDES, 42^e d'artillerie : Bel exemple de courage et de sang-froid dans des circonstances périlleuses.

19^e chasseurs à cheval.

Capitaine DE VAUFFELANT : A chargé à plusieurs reprises à la tête de son escadron, et a eu un cheval tué sous lui.

Maréchal des logis GALLEY : A fait preuve d'une initiative et d'un sang-froid remarquables au cours d'une reconnaissance, et a réussi à ramener sa patrouille en déca d'un fleuve, après la destruction des ponts.

Maréchal des logis FAUVE : A exécuté avec courage et hardiesse une reconnaissance, à la suite de laquelle il a ramené à pied un de ses cavaliers blessé, dont le cheval avait été tué.

Chasseur CARPENTIER : A été blessé au cours d'une reconnaissance exécutée dans des conditions particulièrement dangereuses.

Chasseurs PELLOT et **CHAUVEVOY** : Etant à pied, et armés seulement d'un sabre, ont mis en fuite plusieurs ennemis, auxquels ils ont pris leur équipement.

Maréchaux des logis SAMSON et **SAVARY** : Ont fait preuve de remarquables qualités de décision et de sang-froid en passant un fleuve à la nage avec leur patrouille, et en la ramenant intacte malgré des difficultés considérables.

Chasseur DELAMARRE : Est resté douze heures consécutives, sous un feu violent, à côté d'un de ses camarades blessé grièvement, et l'a ensuite ramené à l'ambulance.

Chasseur TESTU : Ayant eu son cheval tué dans une reconnaissance, s'est défendu seul contre des cavaliers allemands et a réussi à leur échapper.

Chasseur DESTAILLEURS : A ramené sur son propre cheval un de ses camarades dont le cheval avait été tué à 150 mètres les cavaliers ennemis qui le poursuivaient.

23^e d'artillerie :

Chef d'escadron VARIN : S'est signalé par la précision et l'efficacité de son tir en faisant subir à l'ennemi des pertes très importantes.

Capitaine BLANCHET : Belle conduite dans le commandement de sa batterie, contribuant ainsi à l'échec d'une attaque allemande.

Capitaine NICOLAS : Belle conduite dans le commandement de la batterie, malgré un feu meurtrier.

Canonier CHRISTOPHE : A fait preuve de courage et de dévouement dans l'accomplissement d'une mission périlleuse.

Lieutenant de réserve VALAT, compagnie du génie de corps : Blessé au pied par une balle, a continué à commander la section d'avant-garde du bataillon et ne s'est arrêté que sur l'ordre formel de son chef.

Sancier MAGNIEZ, 3^e division d'infanterie :

Fait prisonnier par une quinzaine d'Allemands, a, par sa présence d'esprit, conduit ceux-ci dans les lignes françaises, où ils sont tombés en notre pouvoir.

Capitaine KLIPFFEL, 33^e d'infanterie : Coupé des troupes françaises le 2 septembre, a réussi par son énergie à rallier avec sa compagnie, grossie d'une cinquantaine d'isolés le 2^e corps d'armée, après avoir traversé au prix des plus grandes difficultés les lignes de marche de l'armée allemande.

Maréchal des logis GEPY, 11^e hussards : Séparé de son peloton le 23 août avec deux de ses hommes, s'est dissimulé et maintenu dans les lignes allemandes jusqu'au 12 septembre. Une fois l'ennemi repoussé, a rejoint son corps avec ses deux subordonnés.

Maréchal des logis FAVRE DE THIERRENS, 11^e hussards : Séparé de sa troupe le 23 août avec le maréchal des logis de son peloton, s'est dissimulé et maintenu dans les lignes allemandes jusqu'au 12 septembre. Une fois l'ennemi repoussé, a rejoint son corps avec son chef de peloton.

5^e Corps d'Armée.

Brigadier MAURAIT, 30^e d'artillerie : Ayant au 22 août deux chevaux tués sous lui, blessé lui-même par une balle de shrapnell, a néanmoins ramené les avant-trains de sa pièce.

7^e Corps d'Armée.

Lieutenant DE SAINT-DIDIER, 13^e dragons : A exécuté une reconnaissance remarquable; a délimité sur son passage tout le contour des lignes ennemies sur une longueur de près de 150 kilomètres, donnant les renseignements les plus intéressants aux commandants des armées. A fait preuve d'un jugement, d'une ténacité et d'une endurance au-dessus de tout éloge.

Maréchal des logis BONNOTTE, brigadiers **MOREAU**, **SEGRET**, cavaliers **LUSSEAU**, **DESROCHES**, **PITOT**, **DIENNET**, **VERDU**, **DUPUIS**, **BOBILLON**, **NOLET**, **GUILLE-MARD**, **GENNET**, **CHARDON**, **LUMEAU**, **PILOT**, **DUPUIS**, **CHENAVARD**, **BOCQUENET**, **CAFFIN**, **DEDIER**, **JEANNIN** : faisaient partie de la reconnaissance du lieutenant de Saint-Didier.

Sous-lieutenant HARTER, 35^e d'infanterie : A été mortellement frappé alors qu'il venait, avec autant de courage que de décision et de sens militaire, d'assurer la sortie de sa section d'une situation particulièrement périlleuse.

Chef de bataillon MARCHAND, 235^e d'infanterie : S'est particulièrement distingué par sa belle attitude et sa belle conduite au feu.

Capitaine SAUVIN, lieutenant **MARTIN**, adjudant **CHAVANNE**, **canonniers COURAGE**, **COLOMBE**, 4^e d'artillerie : Se sont particulièrement distingués par leur belle conduite au feu.

8^e Corps d'Armée.

Lieutenant GILARDONI, 10^e d'infanterie : Blessé mortellement le 26 août à la tête de sa compagnie qu'il commandait très brillamment.

Lieutenant PETIT, 10^e d'infanterie : Commandant la section de mitrailleuses engagée le 27 août, a été tué à son poste de combat.

Sous-lieutenant WUCHER, 53^e d'infanterie : Brillante conduite le 9 septembre où il a commandé une section qui est restée toute la journée au pont, séparé de l'ennemi seulement par une rivière. A essayé de démolir la barricade du pont et, grâce à son sang-froid, a pu se replier pendant la nuit dans le plus grand ordre et sans pertes.

Capitaine SAUNIER, 13^e division du génie : A fait preuve de qualités militaires et techniques remarquables. A montré la plus grande énergie et la plus grande bravoure. A été mortellement frappé d'un éclat d'obus le 9 septembre.

Ouvrier mécanicien THUE, 43^e d'artillerie : Signaleur au poste de commandement, a été renversé par l'explosion d'un projectile de gros calibre au moment où il transmettait un message, s'est relevé instantanément et a continué à signaler, donnant ainsi l'exemple d'un grand sang-froid.

Sergent fourrier FOLLOT, caporal **PACMIER**, 10^e d'infanterie : Sont allés sous le feu chercher un soldat grièvement blessé dans une maison en partie détruite par un obus et commençant à prendre feu.

Brigadier MERCIER, 10^e chasseurs à cheval : Ne réussissant pas à pousser son cheval de réquisition sur un fantassin qui le mettait en joue, a sauté à terre et a tué son adversaire à coups de sabre.

Soldat MERY, 85^e d'infanterie : A été blessé grièvement en se portant sous un feu violent au secours de son lieutenant renversé deux fois par des projectiles.

Soldat DOISEAU, 85^e d'infanterie : S'est fait particulièrement remarquer le 20 août, restant le dernier de sa section sur un pont

battu par les balles et les obus et a arrêté pendant un moment à lui seul le mouvement de l'ennemi sur la route, tuant ou blessant trois Allemands sous les yeux de son chef de section.

Chef de bataillon DESSAINT, 10^e d'infanterie; **médecin-major MARIN**, 10^e d'infanterie; **capitaines RECH**, 50^e d'infanterie; **QABOLDE**, 37^e d'infanterie; **HA. PICH**, 37^e d'infanterie; **lieutenant BOUILLE**, 85^e d'infanterie; **PETIT**, **JOSSET**, **DE LIGON-DES**, **DE VELNA**, 10^e d'infanterie; **adjudants PICOCHÉ**, **LEPRESLE**, **ROUYAT**, **BONNOT**, **TOULLERON**, 85^e d'infanterie; **sergents-majors PROST**, 39^e d'infanterie; **MICHELIN**, 10^e d'infanterie; **maréchal des logis chef CORNIEUX**; **maréchal des logis PEARON**, 37^e d'artillerie; **sergents MUHLRACH**, **GUYOT**, **JAVOUHEY**, **DURET**, **FLAMAND**, 10^e d'infanterie.

Capitaines GAUDY, **PIRON**, **CHIQUEL**, 50^e régiment d'infanterie : Blessés en entraînant brillamment leurs troupes à l'assaut.

Chef de bataillon GEVREY, 256^e d'infanterie; **chef d'escadron DESSIER**, 1^{er} d'artillerie; **capitaines PIGEAUD**, **REY**

Chef de bataillon BURCKHARDT, 52e d'infanterie.

Chef d'escadron DESPRES, ROUX, 2e d'artillerie.

Capitaines ALLIER, 52e d'infanterie; **CARILLIET**, 12e bataillon de chasseurs alpins; **BLANCHARD**, 54e d'artillerie; **MONTVERNA**, 54e d'artillerie; **VERMIOLET**, **FAVRE**, **GREBUS**, 2e d'artillerie; **GIRAUD**, 62e bataillon de chasseurs;

Lieutenants MATHENET, 12e bataillon de chasseurs; **CHOL**, **LEFANCO**, 2e d'artillerie; **DUPASQUIER**, 99e d'infanterie; **DUIN**, **BONNAMOUR**, **LEVITH**, 30e d'infanterie; **REVERDY**, 68e bataillon de chasseurs; **GAUD**, **BUHLER**, **BOUHARD**, 62e bataillon de chasseurs;

Médecin aide-major BERTHOLLET, 30e d'infanterie;

Adjudants AMIEUX, 12e bataillon de chasseurs; **GONOD**, **GROS**, 30e d'infanterie;

Sergent-major AUBOIN, 68e bataillon de chasseurs;

Maréchaux des logis BURNIARD, 2e d'artillerie; **MOREL-JOURNEL**, adjoint au colonel du 52e d'infanterie; **CASSANT**, 5e d'artillerie lourde; **ARCELLIER**, **MAURIGE**, 2e d'artillerie;

Capitaines CASPAR, **LODIS**, 52e d'infanterie; **brigadiers BARRAL**, **CHAPUT**; **capitaines MICHAUD**, **ARNAUD**, **FRAY**, **JACQUES-VUARAMBON**, **REYNET**, **FRAISSARD**, 2e d'artillerie;

Se sont particulièrement distingués par leur belle conduite au feu.

Médecin aide-major SPIRE, 159e d'infanterie; **soldat BERTHONNIER**, 11e bataillon de chasseurs; **soldat DONATI**, 52e d'infanterie; Belle conduite au feu.

Chef de bataillon DUPREY, 340e d'infanterie: A été blessé le 26 août 1914 par un éclat d'obus au moment où il se portait de sa personne sur la ligne de feu pour reconnaître l'emplacement des tranchées ennemies qui arrêtaient la marche de première ligne.

Lieutenant DORNIER, 275e d'infanterie: Bien que blessé à la main au combat du 26 août 1914, a conservé le commandement de sa section, refusant de se rendre à l'ambulance pour se faire panser.

Adjudant FORCIOLI, 275e d'infanterie: A maintenu sa section sous un feu très violent d'infanterie et l'a ensuite brillamment entraînée en avant.

Chef de bataillon REBOUL, 157e d'infanterie: Brillante conduite au feu.

Lieutenant RENEVIER, 157e d'infanterie: A maintenu dans le plus grand ordre sa section sous un feu violent de l'artillerie et a continué son action malgré une blessure extrêmement grave.

Clairet CHABERT, 157e d'infanterie: Le 19 août, a ramené à la lisière du bois son adjudant blessé. En revenant à sa section, il rencontre un officier et deux soldats allemands qui lui tirent dessus. Il tue un des soldats, fait prisonnier l'officier et l'autre soldat et, seul, les amène au colonel, puis au poste.

Capitaine SUTTERLIN, 157e d'infanterie: Belle conduite au feu.

15e Corps d'Armée.

Capitaines PELLET, **BREMOND**, **MARTIN**, 7e bataillon de chasseurs: Belle conduite au feu.

17e Corps d'Armée.

Se régiment de chasseurs:

Sous-lieutenant AUROUSSEAU: Au combat du 7 septembre, seul avec son peloton et une section d'infanterie, a contenu l'attaque de l'ennemi contre un groupe d'artillerie; par son énergie et sa ténacité a gagné le temps nécessaire à l'intervention d'un régiment voisin.

Lieutenant SIMON: A été blessé dans une reconnaissance au cours de laquelle il a envoyé des renseignements précieux sur l'ennemi.

Sous-lieutenant ANTIER: Envoyé en reconnaissance le 25 août, a traversé la nage une rivière dont les ponts étaient détruits, a chargé avec un sous-officier et 6 cavaliers un poste de 15 uhlans, et les a mis en fuite. A repassé la rivière à la nage, après avoir recueilli d'utiles renseignements sur l'ennemi.

Sous-lieutenant PUJOL: A fait preuve de beaucoup de hardiesse et d'initiative au cours d'une reconnaissance périlleuse à la suite de laquelle il a rapporté d'utiles renseignements sur l'ennemi.

Adjudant SIRON: Le 12 septembre, à la reconnaissance d'un village, s'est jeté seul à la rencontre d'un groupe de cavaliers allemands; en a tué un et mis les autres en fuite.

Cavaller CAZOTTE: Tombant à l'improviste sur de l'infanterie, débouchant d'un chemin creux, n'a pas hésité à charger le premier, suivi seulement de deux à trois cavaliers.

Colonel HELO, commandant la 65e brigade: A fait preuve des plus belles qualités d'é-

nergie et de sang-froid dans le commandement d'un détachement d'arrière-garde.

Capitaine DURIN, de l'état-major de la 65e brigade: A fait preuve, dans les combats des 2 et 3 septembre, des plus belles qualités d'énergie et de courage.

Colonel SAVATIER, commandant p. i. la 65e brigade: Dans les combats du 20 septembre, a mené avec la plus ferme énergie des attaques répétées et heureuses et chassé l'ennemi des hauteurs que celui-ci occupait depuis trois jours.

Capitaines DEBELMAS et **LAURIN**, 7e d'infanterie: ont dégagé l'arrière-garde dont ils faisaient partie, en conduisant une attaque à la baïonnette contre un ennemi abrité dont le feu était particulièrement meurtrier.

Lieutenants HUFTIER et **POPIS**, 7e d'infanterie: ont fait preuve, le 2 septembre, des plus belles qualités d'énergie en réorganisant des troupes que l'adversaire avait fait plier et en les ramenant au feu.

Capitaine HEBBARD, 20e d'infanterie: le 20 septembre a, par son énergie, fait progresser sa troupe malgré un feu nourri de l'artillerie ennemie; s'est emparé des tranchées allemandes qu'il a occupées en les retournant contre l'adversaire.

Soldat DURAN, 59e d'infanterie: a fait preuve, le 17 septembre, d'un courage et d'un dévouement exemplaires, en prodiguant, sous un feu très violent, ses soins aux blessés.

Brancardier TICHANE, 59e d'infanterie: a organisé seul un poste de secours le 7 septembre; a fait preuve du plus grand dévouement en donnant pendant cette journée entière des soins aux blessés retirés de la ligne de feu.

Médecin aide-major VINCENT, direction du Service de santé: les 22 et 23 août, a prodigué ses soins aux blessés sous le feu de l'ennemi. A réussi, par son énergie et son sang-froid, à ramener dans les lignes françaises tout son convoi de blessés.

18e Corps d'Armée.

Soldat JOURNAY, **clairet CHANUT**, 334e d'infanterie: belle conduite au feu.

Adjudant DAUGUET, 257e d'infanterie: blessé à la cuisse au combat du 20 août, a continué à commander sa section, l'a fait replier sous le feu de l'artillerie et ne l'a quittée pour se rendre à l'ambulance qu'après l'avoir reformée.

19e Corps d'Armée.

Chef de bataillon MIGNEROT, 2e régiment de tirailleurs indigènes: chargé d'assurer dans la nuit du 28 au 29 août, avec son bataillon, la couverture d'un repli ordonné, a tenu, plusieurs heures durant, contre des forces ennemies très supérieures en nombre aidées par l'artillerie. S'est fait tuer à la tête de son bataillon pour assurer l'exécution de sa mission.

Capitaine RANDIER, 2e régiment de zouaves: le 28 août 1914, a conduit méthodiquement une attaque qui obligeait l'ennemi à reculer, maintenant en ordre sa compagnie qui avait perdu plus de la moitié de son effectif.

Sergent LEGRAND, 1er régiment de zouaves: au combat du 28 août 1914, ayant la cuisse traversée, n'a pas voulu quitter la ligne de feu et a continué à seconder son chef de section jusqu'à la fin de l'engagement.

Soldat LACAPE, 2e régiment de zouaves: le 28 août 1914, s'étant trouvé dans une charge à la baïonnette aux prises avec deux soldats allemands, a tué l'un d'un coup de baïonnette dans le ventre, et assommé l'autre d'un coup de crosse sur la tête.

Capitaine LABONDE, 1er régiment de zouaves: le 28 août 1914, a montré les plus belles qualités militaires. A brillamment enlevé sa compagnie à la baïonnette à l'attaque d'un village, a perdu cent hommes dans cette attaque sans que le moral de sa compagnie ait été atteint. Est tombé grièvement blessé le 1er septembre, à la fin du combat, ayant réussi, durant toute la journée, à empêcher des forces ennemies supérieures de déboucher des bois.

Capitaine LEBONTE, **soldat MICHEL**, 1er régiment de zouaves: le 1er septembre 1914, dans une méprise, n'ont pas hésité à se porter courageusement en avant pour faire cesser le feu: ont été grièvement blessés par les balles françaises.

Sergent RANTZ, 5e régiment de tirailleurs: le 6 septembre 1914, a fait preuve d'une grande bravoure en conduisant, sous un feu nourri, et avec beaucoup d'intelligence, une patrouille. Ayant des patrouilleurs tués, a résisté sur place en attendant l'arrivée de sa section dont il a pris le commandement, après la mort de son officier, et, malgré les pertes subies, a continué à occuper le terrain avec quatre hommes, le reste de sa section ayant été mis hors de combat.

Soldat Mohammed ZAWRI, 5e tirailleurs indigènes: Le 6 septembre 1914, son chef

de section ayant été blessé, a maintenu jusqu'au bout sous le feu de l'ennemi, sa section réduite à 7 hommes.

Lieutenant-colonel CROS, commandant le 1er régiment de tirailleurs: a assuré le commandement de son régiment avec une énergie et une bravoure incomparables. N'a abandonné son commandement que le 11 septembre, alors que dans l'impossibilité de marcher, il était obligé depuis deux jours de se faire porter dans une voiture.

Lieutenant-colonel FELLE, commandant le 2e régiment de marche des tirailleurs indigènes: a été un vivant exemple de calme et de bravoure; toujours aux endroits les plus exposés, exaltant le courage et l'énergie de tous ceux qui l'entouraient. Est tombé le 9 septembre 1914, atteint d'une très grave blessure, qui met sa vie en danger.

Sergent-major CHABERT, 2e régiment de zouaves: le 8 septembre 1914, a rallié des tirailleurs indigènes et des zouaves qui se repliaient en désordre à la suite d'un mouvement tournant de l'ennemi, les a ramenés sur la ligne de feu et a participé, pour une large part, à un assaut à la baïonnette qui a amené la fuite de l'ennemi.

Soldat FAVAS, 2e régiment de zouaves: s'est fait remarquer par sa bravoure au cours des combats des 6, 7, 8 et 9 septembre 1914; a contribué à la réussite d'une contre-attaque à la baïonnette en entraînant, sous un feu très vif de l'ennemi, ses camarades hésitant à suivre leur chef de section.

20 Corps d'Armée.

Soldat GERIN-ROSE, 52e d'infanterie: blessé assez grièvement comme agent de liaison, le 3 septembre, en portant un pli à la division.

21e Corps d'Armée.

Capitaine DIDIER, 221e d'infanterie: a fait preuve, le 22 août, de la plus grande bravoure et du plus grand sang-froid. A fait lui-même le coup de feu sur la ligne de combat et a été blessé en chargeant en tête de sa compagnie.

Capitaine BRUNET, 1er bataillon de chasseurs: blessé le 23 août, a continué à commander sa compagnie avec un calme et une intrépidité des plus remarquables.

Sous-lieutenant CHAMBELLAN, 149e d'infanterie: a fait preuve de bravoure et d'une très grande énergie le 23 août.

Adjudant GUYOT, 5e bataillon de chasseurs: grièvement blessé d'un éclat d'obus et après une syncope qu'il avait eue au cours du pansement, a par deux fois ramené très brillamment sa section au feu, et n'a rejoint l'ambulance que sur l'ordre de son commandant de compagnie.

Soldat GOULEY, 21e d'infanterie: est allé sous une grêle de balles, rechercher une mitrailleuse momentanément abandonnée, et l'a rapportée sur son dos.

Clairet LEROY, 21e d'infanterie: le 21 août, alors que sa compagnie se terrait à 100 mètres des tranchées ennemies sous un feu des plus violents et subissait de grosses pertes, s'est levé et s'est élancé à la baïonnette sur les retranchements en entraînant avec lui tous ses camarades.

Soldat ROUSSEAU, 21e d'infanterie: au moment où sa compagnie se repliait sous un feu violent, le 20 août, est resté seul en arrière pour essayer de ramener un de ses camarades grièvement blessé aux deux jambes.

Cavaller FRAY, 4e chasseurs à cheval: le 27 août, ayant eu son cheval tué sous lui, s'est mis à la disposition du chef de la section la plus avancée, et, carabine à la main, est parti à pied en patrouille. Blessé après avoir montré un sang-froid et un courage remarquables.

Chasseur FILLOUX, 21e bataillon de chasseurs: s'est jeté spontanément devant son chef de bataillon au moment d'une violente contre-attaque de l'ennemi; reçut quatre balles dans ce moment et n'alla se faire soigner que sur ordre.

Capitaines PIGNAT, à l'état-major de la 85e brigade; **DESCORMES**, 159e d'infanterie; **adjudants REYNAUD**, **VAUTHIER**, 109e d'infanterie; **BOUHOTAL**, **CAMPENON**, 21e bataillon de chasseurs; **GLENTZINGER**, 21e bataillon de chasseurs; **sergents-majors PELLETIER**, **COLIN**, 21e d'infanterie; **MARCHAL**, 149e d'infanterie; **sergent MATHINET**, 21e d'infanterie; **capitaine ARNAUD**, 109e d'infanterie; **soldat CHEPALIER**, 109e d'infanterie: Brillante conduite au feu.

Soldats DEGRANGE et **BESSE**, 31e bataillon de chasseurs: belle conduite au feu.

Capitaine BRUNET, 1er bataillon de chasseurs: blessé une première fois le 23 août l'a été une deuxième fois et plus grièvement le 30 août, et a fait preuve d'une énergie peu commune.

Le Gérant: G. CALMÈS.

BORDEAUX. — IMPRIMERIES GOUNOUILHOU